

la reconnaître ? Celui qui revient au sentiment de la justice a-t-il à rougir ? Anglais, vous vous êtes trop hâtés ; que n'attendiez-vous que la richesse eût corrompu les Américains comme vous l'êtes ? Alors ils n'auraient pas fait plus de cas de leur liberté que vous de la vôtre. Alors, subjugués par l'opulence, vos armes seraient devenues inutiles. Mais quel instant avez-vous pris pour les attaquer ? Celui où ce qu'ils avaient à perdre, la liberté, ne pouvait être balancé par ce qu'ils avaient à conserver.

Mais plus tard ils seraient devenus plus nombreux.... J'en conviens. Qu'avez-vous donc tenté ? L'asservissement d'un peuple que le temps affranchira malgré vous. Dans vingt, dans trente ans, le souvenir de vos atrocités sera récent, et le fruit vous en sera ravi. Alors il ne vous restera que la honte et le remords. Il est un décret de la nature que vous ne changerez pas : c'est que les grandes masses donnent la loi aux petites. Mais, répondez-moi, si alors les Américains entreprenaient sur la Grande-Bretagne ce que vous avez entrepris aujourd'hui sur eux, que diriez-vous ? Précisément ce qu'ils vous disent en ce moment. Pourquoi des motifs qui vous touchent peu dans leur bouche vous paraîtraient-ils plus solides dans la vôtre.

Ils ne veulent ni obéir à notre parlement, ni adopter nos constitutions... Les ont-ils faites ? Peuvent-ils les changer ?

Nous y obéissons bien, sans avoir eu dans le passé et sans avoir pour le présent aucune influence sur elles.... C'est-à-dire que vous êtes des esclaves, et que vous ne pouvez pas souffrir des hommes libres. Cependant ne confondez point la position des Américains avec la vôtre. Vous avez des représentans, et ils n'en ont point. Vous avez des voix qui parlent pour vous, et personne ne stipule pour eux. Si les voix sont achetées et vendues, c'est une excellente raison pour qu'ils dédaignent ce frivole avantage.

Ils veulent être indépendans de nous..... Ne l'êtes-vous pas d'eux ?

Jamais ils ne pourront se soutenir sans nous.... Si cela est, demeurez tranquilles. La nécessité vous les ramènera.

Et si nous ne pouvions subsister sans eux..... Ce serait un grand malheur; mais les égorger pour vous en tirer, c'est un singulier expédient.

C'est pour leur intérêt, c'est pour leur bien que nous sévissions contre eux comme on sévit contre des enfans insensés..... Leur intérêt ! leur bien ! Et qui vous a constitués juges de ces deux objets qui les touchent de si près et qu'ils doivent connaître mieux que vous ? S'il arrivait qu'un citoyen s'introduisît de vive force dans la maison d'un autre, par la raison qu'il est lui homme de bon sens, et que personne n'est plus en état de maintenir le bon ordre et la paix chez son voisin, ne serait-on pas en droit de le prier de se retirer et de se mê-

ler de ses propres affaires? Et si les affaires de cet officieux hypocrite étaient très-mal rangées? Si ce n'était qu'un ambitieux qui, sous prétexte de régir, voulût usurper? S'il ne cachait sous le masque de la bienveillance que des vues pleines d'injustices, telles, par exemple, que de se tirer de presse aux dépens de son concitoyen?

Nous sommes la mère-patrie. . . Quoi! toujours les noms les plus saints pour servir de voile à l'ambition et à l'intérêt! La mère-patrie! Remplissez-en donc les devoirs. Au reste, la colonie est formée de différentes nations, entre lesquelles les unes vous accorderont, les autres vous refuseront ce titre, et toutes vous diront à la fois: Il y a un temps où l'autorité des pères et des mères sur leurs enfans cesse, et ce temps est celui où les enfans peuvent se pourvoir par eux-mêmes. Quel terme avez-vous fixé à notre émancipation? Soyez de bonne foi, et vous avouerez que vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutelle qui n'aurait pas de fin. Si du moins cette tutelle ne se changeait pas pour nous en une contrainte insupportable; si notre avantage n'était pas sans cesse sacrifié au vôtre; si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de finance, des gens de guerre que vous nous envoyez; si la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportaient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des mains avides et l'insolence de tyrans subalternes

qui, fatigués dans leur patrie d'obéir à des lois, viennent se dédommager dans un Nouveau-Monde en y exerçant une puissance trop souvent arbitraire. Vous êtes la mère-patrie; mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes. La nature, en nous favorisant, trompe vos vœux secrets, ou plutôt vous voudriez que nous restassions dans une éternelle enfance pour tout ce qui peut nous être utile, et que cependant nous fussions des esclaves robustes pour vous servir et fournir sans cesse à votre avidité de nouvelles sources de richesses. Est-ce donc là une mère? est-ce une patrie? Ah! dans les forêts qui nous environnent, la nature a donné un instinct plus doux à la bête féroce qui, devenue mère, ne dévore pas du moins ceux qu'elle a fait naître.

En souscrivant à toutes leurs prétentions, bientôt ils seraient plus heureux que nous. . . Et pourquoi non? Si vous êtes corrompus, faut-il qu'ils se corrompent? Si vous penchez vers l'esclavage, faut-il aussi qu'ils vous imitent? S'ils vous avaient pour maîtres, pourquoi ne conféreriez-vous pas la propriété de leur contrée à une autre puissance, à votre souverain? Pourquoi ne le rendriez-vous pas leur despote, comme vous l'avez déclaré, par un acte solennel, despote du Canada? Faudrait-il alors qu'ils ratifiassent cette extravagante concession? Et quand ils l'auraient ratifiée, faudrait-il qu'ils obéissent au souverain que vous leur auriez

donné, et qu'ils prissent les armes contre vous, s'il l'ordonnait? Le roi d'Angleterre a le pouvoir négatif. On n'y saurait publier une loi sans son consentement. Ce pouvoir, dont vous éprouvez chaque jour l'inconvénient, pourquoi les Américains le lui accorderaient-ils chez eux? Serait-ce pour l'en dépouiller un jour les armes à la main, comme il vous arrivera, si votre gouvernement se perfectionne? Quel avantage trouvez-vous à les assujettir à une constitution vicieuse?

Vicieuse ou non, cette constitution, nous l'avons, et elle doit être généralement reconnue et acceptée par tout ce qui porte le nom anglais, sans quoi, chacune de nos provinces se gouvernant à sa manière, ayant ses lois et prétendant à l'indépendance, nous cessons de former un corps national, et nous ne sommes plus qu'un amas de petites républiques isolées, divisées, sans cesse soulevées les unes contre les autres, et faciles à envahir par un ennemi commun. Le Philippe adroit et puissant capable de tenter cette entreprise, nous l'avons à notre porte. . . .

S'il est à votre porte, il est loin des Américains. Un privilège qui peut avoir quelque inconvénient pour vous n'en est pas moins un privilège. Mais, séparées de la Grande-Bretagne par des mers immenses, que vous importe que vos colonies acceptent ou rejettent vos constitutions? Qu'est-ce que cela fait pour ou contre votre force, pour ou contre votre sécurité? Cette unité, dont vous exagerez les avantages, n'est encore qu'un vain prétexte.

Vous leur objectez vos lois lorsqu'ils en sont vexés, vous les foulez aux pieds lorsqu'elles réclament en leur faveur. Vous vous taxez vous-mêmes, et vous voulez les taxer. Lorsqu'on porte la moindre atteinte à ce privilège, vous poussez des cris de fureur, vous prenez les armes, vous êtes prêts à vous faire égorger, et vous portez le poignard sur la gorge de votre concitoyen pour le contraindre à y renoncer. Vos ports sont ouverts à toutes les nations, et vous leur fermez les ports de vos colonies. Vos marchandises se rendent partout où il vous plaît, et les leurs sont forcées de passer chez vous. Vous manufacturez, et vous ne voulez pas qu'ils manufacturent. Ils ont des peaux, ils ont des fers, et ces peaux, ces fers, il faut qu'ils vous les livrent bruts. Ce que vous acquérez à bas prix, il faut qu'ils l'achètent de vous au prix qu'y met votre rapacité. Vous les immolez à vos commerçans; et parce que votre compagnie des Indes périssait, il fallait que les Américains réparassent ses pertes. Et vous les appelez vos concitoyens, et c'est ainsi que vous les invitez à recevoir votre constitution. Allez, allez, cette unité, cette ligue qui vous semble si nécessaire, n'est que celle des animaux imbécilles de la fable, entre lesquels vous vous êtes réservé le rôle du lion.

Peut-être ne vous êtes-vous laissé entraîner à remplir de sang et de ravages le Nouveau-Monde que par un faux point d'honneur. Nous aimons à nous persuader que tant de forfaits n'ont pas été

les conséquences d'un projet froidement concerté. On vous avait dit que les Américains n'étaient qu'un vil troupeau de lâches que la moindre menace amènerait temblans et consternés à tout ce qu'il vous plairait d'exiger. A la place des hommes pusillanimes qu'on vous avait peints et promis, vous rencontrez de braves gens, de véritables Anglais, des concitoyens dignes de vous. Était-ce une raison de vous irriter? Quoi! vos aïeux ont admiré le Batave secouant le joug espagnol, et ce joug, vous seriez étonnés, vous leurs descendans, que vos compatriotes, vos frères, ceux qui sentaient votre sang circuler dans leurs veines, eussent préféré d'en arroser la terre et de mourir plutôt que de vivre esclaves? Un étranger sur lequel vous eussiez formé les mêmes prétentions vous aurait désarmés, si, vous montrant sa poitrine nue, il vous eût dit : *Enfonce le poignard, ou laisse-moi libre*; et vous égorgez votre frère, et vous l'égorgez sans remords parce qu'il est votre frère! Anglais! quoi de plus ignominieux que la férocité de l'homme fier de sa liberté et attendant à la liberté d'autrui? Voulez-vous que nous croyions que le plus grand ennemi de la liberté, c'est l'homme libre? Hélas! nous n'y sommes que trop disposés. Ennemis des rois, vous en avez la morgue. Ennemis de la prérogative royale, vous la portez partout. Partout vous vous montrez des tyrans. Eh bien, tyrans des nations et de vos colonies, si vous êtes les plus forts, c'est que le ciel aura

fermé l'oreille aux vœux qui s'élèvent de toutes les contrées de la terre.

Puisque les mers n'ont pas englouti vos fiers satellites, dites-moi ce qu'ils deviendront s'il s'élève dans le Nouveau-Monde un homme éloquent qui promette le salut éternel à ceux qui périront les armes à la main, martyrs de la liberté. Américains! qu'on voie incessamment vos prêtres dans leurs chaires, les mains chargées de couronnes, et vous montrant les cieux ouverts. Prêtres du Nouveau-Monde, il en est temps, expiez l'ancien fanatisme qui a désolé et ravagé l'Amérique, par un fanatisme plus heureux, né de la politique et de la liberté. Non, vous ne tromperez pas vos concitoyens. Dieu, qui est le principe de la justice et de l'ordre, hait les tyrans. Dieu a imprimé au cœur de l'homme cet amour sacré de la liberté; il ne veut pas que la servitude avilisse et défigure son plus bel ouvrage. Si l'apothéose est due à l'homme, c'est à celui sans doute qui combat et meurt pour son pays. Mettez son image dans vos temples, approchez-la des autels. Ce sera le culte de la patrie. Formez un calendrier politique et religieux, où chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros qui aura versé son sang pour vous rendre libres. Votre postérité les lira un jour avec un saint respect; elle dira : Voilà ceux qui ont affranchi la moitié d'un monde, et qui, travaillant à notre bonheur quand nous n'étions pas encore, ont empêché qu'à notre

naissance nous entendissions des chaînes retentir sur notre berceau.

XL.
Quel était
le parti qui
convenait à
l'Angleterre
lorsqu'elle
vit la fermenta-
tion de ses
colonies.

Lorsque la cause de vos colonies était débattue dans les assemblées de vos chambres, nous avons entendu d'excellens plaidoyers prononcés en leur faveur. Mais celui qu'il convenait peut-être de vous adresser, le voici :

« Je ne vous parlerai point, messieurs, de la justice ou de l'injustice de vos prétentions. Je ne suis pas assez étranger aux affaires publiques pour ignorer que cet examen, préliminaire et sacré dans toutes les autres circonstances de la vie, serait déplacé et ridicule dans celle-ci. Je ne rechercherai point quel espoir vous pouvez avoir de réussir, et si vous serez les plus forts, quoique ce sujet vous parût peut-être de quelque importance, et que je pusse vraisemblablement m'en promettre votre attention. Je ferai plus. Je ne comparerai point les avantages de votre situation, si elle réussit, avec les suites qu'elle aura si vous manquez de succès. Je ne vous demanderai point jusqu'à quand vous avez résolu de servir vos ennemis. Mais je supposerai tout d'un coup que vous avez réduit vos colonies au degré de servitude que vous en exigez. Apprenez-moi seulement comment vous les y fixerez. Par une armée subsistante? Mais cette armée, qui vous épuisera d'hommes et d'argent, suivra-t-elle ou ne suivra-t-elle pas l'accroissement de la population? Il n'y a que deux répon-

« ses à faire à ma question; et de ces deux réponses, l'une me semble absurde, et l'autre vous ramène au point où vous êtes. J'y ai beaucoup réfléchi; et, si je ne me trompe, j'ai découvert le seul parti raisonnable et sûr que vous ayez à prendre. C'est, aussitôt que vous vous serez rendus les maîtres, d'arrêter les progrès de la population, puisqu'il vous paraît plus avantageux, plus honnête et plus décent de dominer sur un petit nombre d'esclaves que d'avoir pour égaux et pour amis une nation d'hommes libres.

« Mais, me demanderez-vous, comment arrête-t-on les progrès de la population? L'expédient pourrait révolter des âmes faibles, des esprits pusillanimes; mais heureusement il n'en est point dans cette auguste assemblée. C'est d'égorger sans pitié la plus grande partie de ces indignes rebelles, et de réduire le reste à la condition des nègres. Ces braves et généreux Spartiates si vantés dans les histoires anciennes et modernes vous en ont donné l'exemple. Comme eux, la tête enveloppée de leur manteau, nos concitoyens et nos satellites iront la nuit clandestinement massacrer les enfans de nos Ilotes à côté de leurs pères, sur le sein de leurs mères, et ne laisseront vivre que le nombre suffisant pour leurs travaux et notre sûreté. »

Anglais! vous frémissez à cette horrible proposition, et vous demandez quel parti l'on pourrait prendre. Vainqueurs ou vaincus, voilà ce qui